



L'ÉCART LE RAVISSEMENT DES BADLANDS

LE MOT DE L'ÉDITEUR

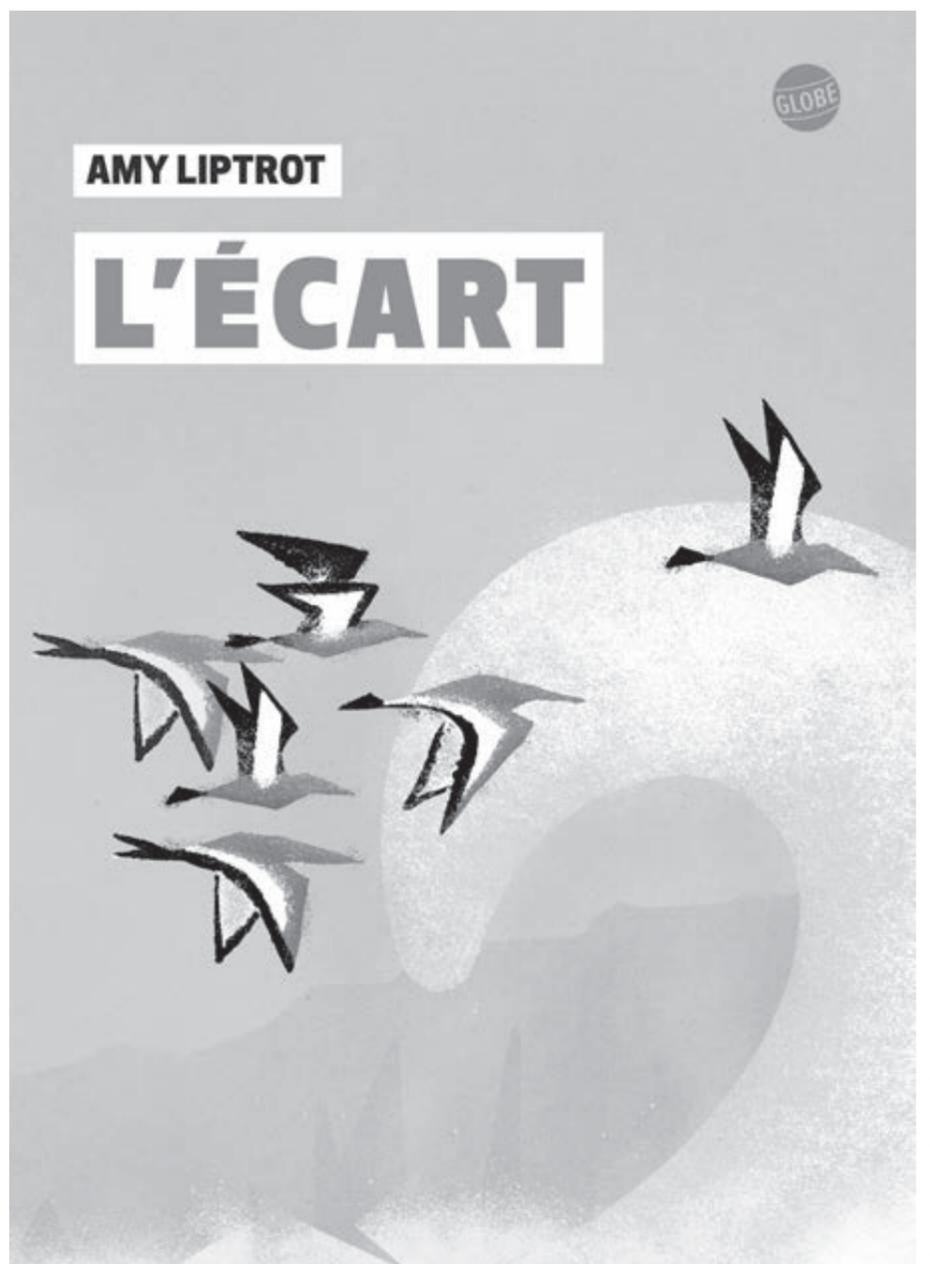
À *L'Écart* dans les Badlands. On dirait une punition à l'ancienne : au coin ! C'est là que se réveille Amy Liptrot après un long cauchemar londonien – tourbillon d'inquiétude, de solitude et d'alcool.

Mais *L'Écart* n'est pas un centre de rééducation pour jeunes adultes *addicts*. C'est une humble bande côtière d'herbe rase, battue par les vents et les embruns, où paissent les agneaux. Une terre aride, semi-sauvage, à la marge, à l'image de celle qui revient s'y ressourcer et méditer. Les Badlands ? Une région soumise à érosion rapide avec formation de ravin. Un parallèle, là encore. Oui, l'érosion londonienne d'Amy fut rapide, les ravins du désœuvrement technique, vertigineux, et le maelström de la quête de sens, puissant.

À l'écart dans les Badlands, ce sera sa résurrection. Car plutôt qu'une

variation sur le thème de l'emprise, ses chimères et ses démons, Amy Liptrot compose une ode au pays natal, ces terrifiantes et splendides îles Orcades, nées de l'explosion de la mâchoire d'un monstre marin, si l'on en croit la légende. Un hymne à la sobriété qui joue des contrastes entre son propre état et le spectacle époustouflant des éléments. Une exploration patiente du ravissement esthétique que lui procure la contemplation des nuages, des oiseaux et des vagues. Un travail d'écrivain dédié à la description et « au mariage de son espace intérieur à l'espace extérieur, immense et sauvage » écrit Will Self, conquis par le récit inoubliable de cette saison en enfer. Ce premier livre a valu à Amy Liptrot en 2016 le prestigieux prix Wainwright qui couronne une œuvre littéraire de *Nature Writing*, puis, en 2017 l'English Pen Ackerley Prize. Traduit dans le monde entier, il peut désormais être lu en France.

Valentine Gay





L'ÉCART

EXTRAIT

Une nuit, il y a plusieurs années, je me suis disputée pour une brouille avec une fille dans une soirée. Très éméchée, je l'ai prise à partie; elle a rétorqué en me traitant de « naufragée ». L'insulte m'a blessée, sans doute parce qu'elle visait juste : j'avais perdu mon boulot, je vivais dans un minuscule studio à l'est de Londres, je n'étais plus invitée nulle part, j'avais le cœur brisé et je passais mes journées à boire en tête à tête avec moi-même. Mon brillant avenir, celui que j'avais imaginé quand je m'étais installée dans la capitale, ne s'était pas concrétisé. J'étais un bloc d'amertume et de désillusions. Mes possibilités se réduisaient de jour en jour. Je ne savais plus vers qui ou quoi me tourner, quêtant désespérément un peu de réconfort auprès d'amants de passage, ressasant inlassablement les mêmes souvenirs. Ma vie était devenue ingérable.

Lors de mon premier retour aux Orcades, je me sentais comme ces méduses échouées, étalées sur les rochers au vu et au su des promeneurs. J'étais bel et bien naufragée, incapable de flotter (et encore moins d'émerger de la foule), usée et cabossée par la tempête.

Je pense souvent à tout ce que j'ai perdu : la petite boussole que je portais autour du cou, mon ordinateur portable, deux chaussures – une dans le canal, une autre lancée par la portière d'une voiture en mouvement – et mon compagnon. Je pense aussi à tout ce que j'ai trouvé, porté jusqu'à moi par la mer : le bateau de pêche, le bébé phoque, la galette d'« ambre gris ». Des trouvailles usées et naufragées, elles aussi, mais pas complètement bonnes à rien. Elles avaient des histoires à raconter.

Un dimanche matin, lors de mon séjour sur Papay, j'apprends qu'un morse s'est échoué sur la plage de North Ronaldsay. S'il n'est pas rare de voir ces énormes mammifères marins au Groenland ou au nord de la Norvège, ils ne s'aventurent quasiment jamais jusqu'aux Orcades : le dernier spécimen avait

été aperçu en 1986. Celui de North Ronaldsay attire une foule de curieux. C'est une bête énorme, pourvue de défenses impressionnantes. [...]

Quand je marche sur la plage en quête de bois flottés ou de petits trésors apportés par la marée, je guette le moindre reflet inhabituel sur les rochers ou parmi les galets, la moindre saillie sous le sable. Bien souvent, je ne trouve que des morceaux de plastique, de vieilles canettes rouillées, des sandales, des papiers d'emballage ou des fragments de cagette. Ces déchets souvent imputrescibles sont si nombreux qu'ils constituent une véritable menace pour la faune aviaire et marine. Mais la notion même de « déchet » est subjective : mon amie Anne ramasse des morceaux de verre polis par la mer pour façonner ses bijoux ; moi, je ramasse du bois flotté pour allumer une bonne flambée dans ma cheminée.

Lors de mon premier retour aux Orcades, je me sentais comme ces méduses échouées, étalées sur les rochers au vu et au su des promeneurs. J'étais bel et bien naufragée.

Aujourd'hui, un objet brillant attire mon œil dans un tas d'algues. Je m'approche. C'est une figurine minuscule, dépourvue de tête, de mains et de pieds – une découverte un peu macabre. Elle pourrait loger dans une boîte à allumettes. Je la rince dans une flaque d'eau de mer. Elle est blanche et nue, avec un ventre rond et un derrière protubérant.

En 1868, durant une forte tempête, le *Lessing*, un navire allemand en route vers New York, s'est fracassé sur les rochers de Klavers Geo, une crique de Fair Isle. À son bord, outre l'équipage, quatre cent soixante-cinq passagers qui rêvaient de refaire leur vie aux États-Unis. Les insulaires les ont tous

ramenés sains et saufs sur la terre ferme. Le navire, lui, est resté à la merci des vagues, qui se sont chargées de disperser sa cargaison, dont un grand nombre de jouets et de poupées en porcelaine. L'une d'elles, assez similaire à ma trouvaille du jour, est exposée au musée des Shetland.

La petite figurine habite maintenant le fond de ma poche, en compagnie de la réplique de l'épouse de Westray. Je me plais à imaginer qu'elle provient du *Lessing* naufragé, elle aussi. Ensevelie pendant des années sous le sable des fonds marins, elle a refait surface à la suite d'une combinaison de circonstances diverses et d'événements climatiques, qui l'ont amenée jusqu'à l'endroit où je l'ai découverte sur Papay cet hiver.

La vie est un cycle continu. Les objets que nous jetons à la mer finissent toujours par nous revenir – les pièces d'une voiture tombée du haut d'une falaise échoueront une à une sur les plages de l'archipel –, mais le fond de l'océan étant plus bas que la terre ferme, ces objets retourneront ensuite à la mer. Je me demande si je retrouverai un jour sur un rivage des Orcades la chaussure que j'ai perdue dans un canal de Londres. Alors que mon séjour sur Papay tire à sa fin, je suis sans attaches, à la dérive, comme une méduse. Je me demande ce qui m'attend. Prête à toutes les découvertes, je laisse l'inattendu échouer à mes pieds sur le sable.

J'ai retenu mon souffle. J'ai grincé des dents. Chaque jour, j'ai arpenté le bord de mer en quête de menus trésors et d'une paix intérieure encore difficile à trouver. Je passe ma langue sur une de mes dents, celle que j'ai ébréchée à force de m'en servir pour décapsuler des bouteilles de bière. L'entaille s'est adoucie avec le temps, mais elle est toujours là. Je frotte la cicatrice à l'arrière de mon crâne. Parfois, en pleine nuit, je pense à mon amour perdu. Pourquoi n'ai-je pas réussi à changer à temps pour sauver notre relation du naufrage ? Aujourd'hui, il vit aux États-Unis avec sa nouvelle compagne. Il paraît qu'ils ont un enfant. [...]

Un matin, après une mauvaise nuit, je longe la côte orientale de Papay. J'aperçois une bouteille parmi les rochers. Je la ramasse : je reconnais la forme et le logo d'une marque de vodka finlandaise. Elle a sans doute flotté jusqu'ici depuis la Scandinavie. Elle contient encore un peu d'alcool, assez pour remplir un petit verre à liqueur. Je l'ouvre et je hume longuement

les vapeurs qui montent à mes narines. Elles me rappellent le piquant des fêtes adolescentes, les mauvais cocktails servis dans des verres en plastique, avalés dans l'obscurité des discothèques, les fins de soirées où nous vidions les fonds de bouteille dans les ruelles de Kirkwall. Une impulsion jaillie du plus profond de moi-même me pousse à fourrer ce goulot dans ma bouche, et à avaler ce liquide infect mélangé avec de l'eau de mer et de la salive. Il m'arrive de penser que ce serait drôle, *hilarant* même, d'envoyer tout balader et de me remettre à boire. Quand j'entends dire de quelqu'un qu'il « a bu jusqu'à ce que mort s'ensuive », je ne peux m'empêcher de sourire. Cette perspective – et la *liberté* qu'elle suggère (*Allez tous vous faire foutre, si je veux mourir comme ça, c'est mon choix*) – séduit encore une petite partie de moi-même. L'odeur de la vodka me monte à la tête. Cette gorgée d'oubli arrivée par la mer revêt les atours de la perfection. Ne serait-ce pas génial de l'engloutir d'un trait ?

Le regard clair, les étoiles filantes, l'énergie insufflée par un sommeil réparateur, l'adieu aux petits matins brouillés par la gueule de bois, le sentiment de puissance qui m'envahit à l'issue d'une nouvelle journée sans rechute – la voilà, la vraie liberté.

La tentation est forte, mais moindre que l'influence exercée par tout ce que j'ai découvert au cours de l'année écoulée : le regard clair, les étoiles filantes, l'énergie insufflée par un sommeil réparateur, l'adieu aux petits matins brouillés par la gueule de bois, le sentiment de puissance qui m'envahit à l'issue d'une nouvelle journée sans rechute – la voilà, la vraie liberté. Je revisse le capuchon de la bouteille de vodka, je la jette et je me tourne vers les vagues. Un rire sauvage enfle dans ma gorge. *C'est ça, le défi que tu me lances, mer du Nord ? Je peux le relever. Je peux relever tout ce que tu lances vers moi.*

Extrait de *L'Écart* d'Amy Liptrot,
traduction de l'anglais (Grande-Bretagne) de Karine Reigner-Guerre



Amy Liptrot © Lisa Fwarna Khanna

AMY LIPTROT

Surnommée « la femme du Roi caille » par les soixante-dix autres résidents de la petite île de Papay, Amy Liptrot est retournée à Orkney pour travailler avec la Société Royale de protection des oiseaux. Elle y enregistre et documente des informations sur le Roi caille – un oiseau rare et secret qui construit son nid dans les hautes herbes et fait le bruit d'une cuillère traînée contre un égouttoir à vaisselle. Elle est la lauréate du PEN Ackerley Prize 2017 et du Wainwright Prize 2016. *L'Écart* est son premier roman.

RÉSUMÉ

Grande, fine, intrépide et avide de passion, elle vacille, tel un petit navire dans la tempête, elle hésite entre deux destins : se laisser emporter vers le sud, vers ce Londres qui brille, dans la nuit violente qui fait oublier le jour où l'on est trop seul, où tout est trop cher, où le travail manque.

Ou se fracasser contre les falaises de l'île natale, dans cet archipel des Orcades battu des vents dont la vie rude lui semble vide et lui fait peur.

Elle l'ignore encore mais il existe une troisième voie : écouter résonner l'appel qui la hante, qui vient toucher cette part d'elle assoiffée de grand large, de grand air, de grande beauté. Non pas rester mais revenir. Choisir.

Troquer la bouteille assassine contre une thermos de café fort, troquer l'observation narquoise et éperdue de la faune des nuits de fêtes tristes pour la contemplation des étoiles et des nuages, et l'inventaire des derniers spécimens de râle des genêts, un oiseau nocturne comme elle, menacé comme elle, farouche comme elle.

Sa voie s'appelle *l'Écart*. C'est l'humble nom d'une bande côtière où les animaux sauvages et domestiques peuvent se côtoyer loin des regards, où folâtraient des elfes ivres d'embruns.

C'est le nom fier de son premier roman.

GLOBE

AMY LIPTROT

L'ÉCART



Couverture : Gabriel Gay



9 782211 235402

EN LIBRAIRIE LE 29 AOÛT 2018

L'ÉCART

Traduit de l'anglais
par Karine Reignier-Guerre
336 PAGES – 22 EUROS

D'un bout à l'autre, *L'Écart* est une splendeur à lire.

The Telegraph

Les métaphores dévoilent les éléments avec une étonnante simplicité, alors que Liptrot cherche des réponses, encore et encore, dans ce paysage insulaire tout entier ciel et mer où rien ne peut être dissimulé, même par le langage.

The New York Times Book Review

Ce qui rend cette lecture inoubliable et fait d'Amy Liptrot un auteur à suivre c'est sa capacité à marier l'espace intérieur avec l'espace extérieur, immense et sauvage.

Will Self

GLOBE est un département du groupe *l'école des loisirs*
dédié à la littérature adulte

RELATIONS & COMMUNICATION LIBRAIRES

Julie Duquesne & Christophe Grossi:
julieduquesne@yahoo.fr - 06 03 39 64 13
ch.grossi@orange.fr - 06 19 70 90 29
Agnès Chaussard:
achaussard@ecoledesloisirs.com

RELATIONS PRESSE

Agence Anne et Arnaud
Arnaud Labory:
arnaud@anneetarnaud.com
06 22 53 05 98

DIFFUSION FRANCE

Flammarion
87, quai Panhard et Levasor - 75013 Paris
01 40 51 31 00

GLOBE

11, rue de Sèvres - 75006 Paris
01 42 22 94 10 - contact@editions-globe.com

RETROUVEZ TOUT NOTRE CATALOGUE
www.editions-globe.com

NOS TITRES EMBLÉMATIQUES



2018 • 24 € • 866 PAGES
9-782211-235136

STEFANO MASSINI

Traduit de l'italien par Nathalie Bauer
Prix Campiello

Comment passe-t-on du sens du commerce à l'insensé de la finance? Grande question, posée entre les lignes, de manière incantatoire, sur tous les tons, dans un style unique de chant, prophétie, inventaire et burlesque mêlés.

Stefano Massini invente une forme littéraire hybride, il manipule différents tons, joue avec la chanson, l'inventaire, la transcription de vraies voix, pour rendre à nouveau sensible l'épopée dans le présent.

La Stampa



2018 • 22 € • 336 PAGES
9-782211-235389

HELENE STAPINSKI

Traduit de l'américain par Pierre Szczeciner

Parce qu'elle a voulu donner un visage à son aïeule, Helene Stapinski nous plonge dans l'histoire et rappelle, à travers ce roman policier haletant, ce que signifie être une migrante et une femme dans un monde hostile.

Vita vous hantera longtemps après avoir refermé le livre.
Gay Talese



2018 • 22 € • 368 PAGES
9-782211-232890

DAVID GRANN

Traduit de l'américain par Cyril Gay
Finaliste du National Book Award 2017
Adaptation au cinéma par Martin Scorsese

1921. Le peuple osage s'est vu attribuer un territoire qui recouvre le plus grand gisement de pétrole des États-Unis. Un jour, des membres de la tribu disparaissent. Le dossier est confié au jeune Edgar J. Hoover.

Terrifiant chef-d'œuvre de la *narrative non-fiction*. *Les Inrockuptibles*



2018 • 22 € • 304 PAGES
9-782211-233873

WILLIAM GIRALDI

Traduit de l'américain par Vincent Raynaud
Par l'auteur de *Aucun homme ni dieu*

Manville: une cité ouvrière tout droit sortie d'un tube de Bruce Springsteen, où il faut rouler des mécaniques et ne se montrer vulnérable à aucun prix, même si les femmes et le boulot s'en vont. Un jour, William Giraldi fait comme les autres. Il soupèse un haltère.

Giraldi [...] met en lumière ce qui fait sens dans une histoire d'hommes. *Elle*



2017 • 22 € • 288 PAGES
9-782211-233286

J.D. VANCE

Traduit de l'américain par Vincent Raynaud

J.-D. Vance raconte son enfance et son adolescence chez les *white trash*, *rednecks* ou encore *hillbillies*, ces « petits Blancs » du Midwest que l'on dit xénophobes et qui ont voté pour Trump.

Récit poignant et nécessaire, tout ensemble autobiographie et réflexion sur cette déchéance. La dérélition en héritage.
Télérama



2017 • 22 € • 416 PAGES
9-782211-229289

SHULEM DEEN

Traduit de l'américain par Karine Reignier-Guerre
Prix Médicis Essai 2017

Shulem Deen raconte sa vie passée hors du temps dans une communauté hassidique ultra-fondamentaliste et le prix à payer lorsqu'il fut sommé de la quitter.

Toutes les religions ont leurs extrémismes. Tous ceux qui les subissent n'ont pas la force de s'en sortir, et de le raconter.
Télérama



2016 • 22 € • 272 PAGES
9-782211-229012

JESMYN WARD

Traduit de l'américain par Frédérique Pressmann
Finaliste du Grand Prix des lectrices de *Elle*
National Book Award 2011 pour *Bois Sauvage*

En l'espace de quatre ans, cinq jeunes hommes noirs avec lesquels Jesmyn Ward a grandi sont morts dans des circonstances violentes.

Récit, roman, essai... Ce texte ne ressemble à aucun autre, mais c'est une fiction âpre et mélancolique sur la pauvreté dans le Sud des États-Unis, bien réelle. *Les libraires ensemble*